

Angélique GIGAN  
(Université de La Réunion, France)

**Un « Solitaire sociable » :  
Amitié et hospitalité chez Bernardin de Saint-Pierre**

*Peu connu avant la publication de Paul et Virginie en 1788, Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) a mené une vie d'aventurier durant la première moitié de sa vie, où il entreprit plusieurs voyages et fit de nombreuses rencontres. Les difficultés auxquelles il a dû faire face expliquent qu'une grande partie de son œuvre soit constituée par des théories concernant les rapports sociaux, en particulier les valeurs de l'amitié, de l'amour et du don de soi. Les rêveries utopiques et les programmes politiques sont un moyen de mettre en pratique ces théories et de mettre à jour un écrivain soucieux de contribuer à l'amélioration de la société.*

mots-clefs : Bernardin de Saint-Pierre, sociabilité, solitude, amitié, hospitalité, esclavage, île Bourbon

**Introduction**

Ecrivain autrefois très célèbre, Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) est aujourd'hui peu connu, hormis au sein de la communauté universitaire qui montre un regain d'intérêt à l'étude de ses textes, comme l'indiquent les travaux de l'équipe de l'Université d'Exeter en Angleterre menée par le Pr. Malcolm Cook, qui a mis ligne la totalité de ses manuscrits conservés à la Bibliothèque du Havre, sa ville natale, ou bien les études du Pr. Jean-Michel Racault de l'Université de La Réunion. Dans cette perspective, la réédition par le Pr. Colas Duflo des *Etudes de la Nature*,<sup>1</sup> qui n'avait pas été publiées depuis plus d'un siècle, contribue également à faire découvrir un texte qui a fait connaître Bernardin à un large public. Bien que seul son roman *Paul et Virginie*, publié en 1788, soit resté dans la mémoire collective, Bernardin est en fait l'auteur d'une œuvre publiée en douze volumes parus à titre posthume ainsi que de milliers de feuillets manuscrits. Elle comprend des récits de voyage, dont le plus célèbre est son *Voyage à l'Isle de France* (1773), des

---

<sup>1</sup> Bernardin de SAINT-PIERRE, *Etudes de la Nature* [1804], éd. présentée et annotée par Colas Duflo, Saint-Etienne 2007.

utopies, des écrits politiques ou encore des sommes scientifico-philosophiques, telles que les *Etudes* (1784) et les *Harmonies de la Nature* (posthumes).

A la lumière des thèmes de l'hospitalité et de l'amitié, il s'agit ici de croiser l'homme et son œuvre, car il existe une continuité certaine entre biographie et texte, réel et fiction, caractéristique de l'œuvre bernardinienne partagée entre besoin de solitude et socialité. En effet, si l'auteur aspire à jeter les fondements d'une société meilleure où tout le monde aurait accès au bonheur, il est également enclin à la solitude ; aussi, dans les *Etudes*, un chapitre est intitulé « *Plaisir de la solitude* ». Son goût pour l'isolement l'incite à prendre ses distances avec les autres pour se recueillir, lui qui souffrait d'agoraphobie et de la « *maladie des nerfs* ». Par là même, cette tension dialectique souligne les limites de l'hospitalité et de l'amitié, laissant apparaître un jeu d'équilibre et d'opposition entre soi et les autres.

Dans un premier temps, un portrait de l'auteur est nécessaire pour appréhender la continuité entre sa vie personnelle, représentative d'une approche de la sociabilité, et ses théories de l'amitié et de l'hospitalité. Ce lien entre biographie et œuvre sera ensuite analysé principalement à travers le thème de l'amitié, en essayant de montrer le glissement entre son expérience personnelle et la définition qu'il en donne, avant de terminer sur une analyse des espaces de l'hospitalité, aussi bien à partir des fictions que des projets utopiques et politiques.

## **I. Une entrée en société difficile: portrait d'un aventurier sensible**

### **1. Entre rêverie et désillusion**

Bernardin de Saint-Pierre naît au Havre en 1737 dans une famille de petite bourgeoisie. Il vit auprès de ses parents, de ses deux frères Joseph et Dominique, de sa sœur Catherine, avec qui il maintiendra une correspondance toute au long de sa vie,<sup>2</sup> ainsi que de Marie Talbot, domestique de la famille à qui il porte une grande affection. C'est un garçon rêveur, dont le livre préféré, *Robinson Crusoé* (1719) annonce un esprit enclin à l'aventure et à la solitude. En lisant la *Vie des Saints*, il s'exalte pour la vie de Saint-Paul l'Ermite, dont il fera le saint patron de son roman *Paul et Virginie*. Son enthousiasme pour Saint-Paul est tel qu'à dix ans il fait une fugue, pensant que la Providence le nourrirait à l'aide d'un corbeau, conformément à la légende hagiographique.<sup>3</sup> Pendant un temps, élève des Jésuites à Caen, puis à Rouen, Bernardin songe même à embrasser une carrière ecclésiastique,<sup>4</sup> projet qu'il abandonne très vite sur les conseils de sa servante. Il garde par ailleurs de très mauvais souvenirs de cet ordre et reprochera à ses parents de l'avoir

---

<sup>2</sup> Voir l'ouvrage de Lieve SPAAS, *Lettres de Catherine de Saint-Pierre à son frère Bernardin*, préf. d'Arlette Farge, Paris 1996, p. 24.

<sup>3</sup> Maurice SOURIAU, *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses manuscrits*, Genève 1970, p. 14.

<sup>4</sup> Ibidem, p. 12-13.

confié à « une éducation étrangère », <sup>5</sup> lui qui n'aura de cesse de rappeler dans son œuvre l'importance de la famille et de son rôle dans l'éducation des enfants, thèmes mis au goût du jour par l'œuvre de Rousseau. Le clivage entre la sévérité des Jésuites et la douceur du foyer maternel est tel que Bernardin, devenu anticléric, avouera : « *Il m'en resta une haine des prêtres.* » <sup>6</sup> De ce portrait succinct, on retiendra donc la disposition de cet auteur à la solitude, à la rêverie et au bien-être domestique, entouré pour l'essentiel de l'amour de sa famille, en particulier de sa sœur et de sa domestique. Apparemment heureux dans le cocon familial, il semble moins à l'aise avec le monde extérieur où sa sensibilité est constamment mise à l'épreuve.

Afin de tenter de « ramener au sens du réel cet enfant nerveux et rêveur », <sup>7</sup> pour reprendre les termes de J.-M. Racault, son père l'envoie avec son oncle faire un voyage en Martinique en 1749. Pour cet enfant, alors âgé de douze ans et passionné par la robinsonnade, ce séjour vers l'île aurait dû représenter une opportunité de mettre en pratique son goût pour l'aventure. Or ce fut l'effet inverse : Bernardin détesta ce voyage, dont il garda un souvenir fort désagréable. Plus tard, il écrira à un ami : « *Je pensai mourir du mal du pays.* » <sup>8</sup> Toutefois, ce constat amer est loin de l'avoir découragé d'entreprendre d'autres voyages : après avoir obtenu un brevet d'ingénieur militaire dans des conditions obscures, il parcourt de nombreux pays et se rend en Allemagne, à Malte, en Hollande, en Pologne et en Autriche, en passant par la Russie. Le séjour le plus important demeure cependant le voyage qu'il entreprit dans l'océan Indien entre 1768 et 1770. Il vécut à l'île de France (actuelle île Maurice) tout en ayant séjourné à l'île Bourbon (aujourd'hui île de La Réunion) et dans la ville du Cap en Afrique du Sud. Après avoir passé plusieurs années à sillonner une partie du monde, il rentre définitivement en France en 1771, où il développe une agoraphobie qui serait consécutive à ce voyage indianocéanique, ainsi qu'il l'écrit à Mme Necker : « [...] *ma vue se troublait si je traversais une allée du Port-Royal où il y avait du monde ; des convulsions me saisissaient dans la foule d'une église, si les portes en étaient fermées. Ce qu'il y a de plus étrange, ces symptômes ne me prenaient qu'à la vue des hommes, et disparaissaient dès que j'étais seul.* » <sup>9</sup>

A la lecture du *Voyage à l'Isle de France*, seuls les aspects négatifs de l'île sont mentionnés : pratiquement tout lui déplait, aussi bien la végétation que les habitants. L'amertume liée au voyage est manifeste dans la dernière lettre qui clôt ce récit, où il livre un jugement critique à l'encontre des voyageurs : « *Les voyageurs*

---

<sup>5</sup> Ibidem, p. 16.

<sup>6</sup> Ibidem.

<sup>7</sup> Voir la chronologie synoptique de J.-M. Racault dans son édition de Bernardin de SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie* [1789], Paris 1999, p. 78; ainsi que l'ouvrage de M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 18-19.

<sup>8</sup> Bernardin de SAINT-PIERRE, Ms CXLI, 2-3, cité dans M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 19.

<sup>9</sup> Bernardin de SAINT-PIERRE, Ms CXIX, 1-9, cité dans M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 10.

*pêchent encore par un autre excès. Ils mettent presque toujours le bonheur hors de leur patrie. Ils font des descriptions si agréables des pays étrangers qu'on est, toute la vie, de mauvaise humeur contre le sien.* »<sup>10</sup> Bernardin se place donc d'emblée à contre-courant en livrant une sorte d' « anti-voyage », où la désillusion prend le pas sur le charme exotique désormais rompu. Contre toute attente, il choisit de faire l'apologie du pays natal : « *Je préférerais de toutes les campagnes celle de mon pays, non pas parce qu'elle est belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant qu'aucune fortune ne saurait donner, et qu'aucun pays ne peut rendre.* »<sup>11</sup> Forme de socialisation censée encourager l'ouverture aux autres, le voyage représente ici davantage le retour chez soi et aux origines. Et si l'on en juge par la fin de *Paul et Virginie*, où la mort de l'héroïne survient lors du voyage de retour vers son île, ce dénouement funèbre semblait être le prix à payer pour avoir quitté le foyer maternel. On assiste donc à une désacralisation du voyage en faveur de la valorisation du pays natal, espace chaleureux par excellence. En somme, pour l'auteur, le voyage favorise une forme de régression, une nostalgie du monde de l'enfance qui sera effective dans plusieurs de ses textes.

## 2. Rencontre avec les philosophes

Pourtant, le retour définitif au pays d'origine n'est pas sans difficultés. La situation financière de Bernardin est catastrophique. Il est logé par le baron de Breteuil, qui est alors son protecteur. Mais une brouille opposant les deux hommes contraint Bernardin à trouver un nouveau logement auprès d'autres connaissances, mais en vain.<sup>12</sup> En dépit de cette situation critique, l'auteur entre relation avec les philosophes dès 1771 en fréquentant les salons, notamment ceux de M<sup>me</sup> de Riccoboni ou de M<sup>elle</sup> de Lespinasse, où il rencontre d'Alembert. Mais les positions politiques de Bernardin lui valent l'hostilité des philosophes. Ainsi, pour riposter contre Helvétius, il rédige un texte intitulé *De la Royauté et des Rois* dans lequel il fait l'apologie du gouvernement monarchique. Cela ne l'empêche pas de se faire inviter au salon de Mme Necker, un des plus importants à la fin de l'Ancien Régime,<sup>13</sup> où il fait une lecture des manuscrits du *Voyage à l'Isle de France*. Plus tard *Paul et Virginie* y sera lu, mais c'est un échec,<sup>14</sup> Bernardin songeant même à abandonner son projet romanesque.

---

<sup>10</sup> Bernardin de SAINT-PIERRE, *Voyage à l'Isle de France* [1773], éd. augmentée d'inédits avec notes et index de Robert Chaudenson, Rose-Hill [île Maurice] 1986, p. 355 (lettre 28).

<sup>11</sup> Ibidem, p. 358.

<sup>12</sup> M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 122.

<sup>13</sup> Voir Antoine LILTI, *Hospitalité mondaine*, in : *Le Livre de l'hospitalité. Accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures*, sous la direction d'Alain Montandon, Paris 2004, p. 890.

<sup>14</sup> Voir chronologie synoptique de J.-M. RACAULT, o. c. (note 7), p. 83.

Malgré quelques perturbations liées au milieu des salons, il n'est moins pas capable d'entretenir des relations amicales durables et sait se faire apprécier, comme en témoigne sa correspondance. Parmi ses amitiés les plus importantes, sa relation avec Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) est certainement la plus représentative et la plus productive. Les deux hommes se rencontrent au cours de l'année 1771 ; une amitié qui durera jusqu'à la mort de Rousseau en 1778, mais qui n'est pas toujours épargnée par les querelles. La relation qu'ils entretiennent s'apparente à bien des égards à un rapport maître/disciple, puisque vingt-cinq années les séparent : Bernardin a alors 35 ans, tandis que Rousseau a 59 ans. Cet écart ne les empêche aucunement de s'apprécier : ils partagent de nombreux points communs, notamment une certaine conception de la nature et des rapports humains, l'amour pour la botanique ou encore le bonheur de la vie champêtre. Il est certain que Rousseau joua un rôle important dans le développement intellectuel de Bernardin qui a lu l'ensemble des textes du philosophe. Une relation maître/disciple qui apparaît souvent dans son œuvre sous les traits de ses personnages fictifs : c'est le cas du vieillard-narrateur et du jeune Paul dans *Paul et Virginie*, ou encore dans *L'Arcadie* à travers le couple Amasis/Céphas qui n'est pas sans rappeler le couple Télémaque/Mentor créée par Fénelon. L'amitié qui unit Bernardin de Saint-Pierre et Rousseau est aussi bien d'ordre intellectuel qu'affectif. Ensemble, ils discutent longuement en se promenant, échangent leurs idées, confrontent leurs opinions,<sup>15</sup> même si parfois la susceptibilité de l'un et de l'autre entraînait quelques troubles.<sup>16</sup> Rousseau lui aurait même proposé de terminer l'*Emile*, offre flatteuse que Bernardin décline arguant différentes raisons, dont la principale consiste en ce qu'il ne partage pas entièrement l'idéologie éducative de l'ouvrage : Rousseau insiste par exemple sur le fait qu'on ne doit pas parler de Dieu aux enfants avant l'âge de quinze ans, ce que Bernardin désapprouve.<sup>17</sup>

Lorsque le philosophe meurt, il est profondément atteint. Il se retire un temps de la scène sociale en coupant momentanément les liens avec ses fréquentations, ainsi que le déplore son ami Mesnard,<sup>18</sup> une de ses plus vieilles connaissances, dans une lettre datant du 10 juillet 1778 : « *Je suis bien fâché, Monsieur le Chevalier, que la perte de votre ami M. Rousseau vous éloigne de nous... Vous étiez certain que nous partagerions vos regrets, pour vous-même, ainsi que pour*

---

<sup>15</sup> Voir la préface de l'éditeur Ledentu à propos des *Fragments sur J.-J. Rousseau*, dans les *Œuvres posthumes de J.-H.-B. de Saint-Pierre*, Paris 1836, p. 427 b.

<sup>16</sup> Ibidem, p. 428 b – 429 a.

<sup>17</sup> M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 137-139.

<sup>18</sup> Ami proche de Bernardin, Mesnard de Conichard travaillait dans le département des courriers, postes et relais de France, d'abord comme administrateur général adjoint et intendant général adjoint. [Sources : *Electronic Enlightenment, The Correspondence of Bernardin de Saint-Pierre* [document en ligne]. Disponible sur <[http://163.1.91.95/eeBSPForms\\_e/FMPro?-db=EE7\\_1per\\_fp5&-lay=per\\_bio&-format=eeDOI\\_landing.htm&-op=eq&IDee\\_perNo\\_Using\\_Doi\\_PASTE=mesnarddec024289&-find>](http://163.1.91.95/eeBSPForms_e/FMPro?-db=EE7_1per_fp5&-lay=per_bio&-format=eeDOI_landing.htm&-op=eq&IDee_perNo_Using_Doi_PASTE=mesnarddec024289&-find>)>]

*celui qui en est l'objet.* »<sup>19</sup> Face au deuil, Bernardin voue une sorte de culte à la fois public et privé au défunt philosophe, allant jusqu'à élever un monument à sa mémoire dans son jardin.<sup>20</sup> Les marques de son admiration et de son amitié sont manifestes dans son œuvre puisqu'il lui consacre trois textes publiés à titre posthume : *Fragments sur J.-J. Rousseau*, *Essai sur J.-J. Rousseau* et *Parallèle de Voltaire et de J.-J. Rousseau*. Le texte devient ici un lieu symbolique où s'exerce l'amitié : il s'agit à la fois de rendre hommage au philosophe et de faire honneur à leur amitié.

## II. Un sens aigu de l'amitié

### 1. Un ami parfois envahissant. Anecdote amicale...

Malgré un caractère difficile, Bernardin de Saint-Pierre apparaît comme un ami fidèle qui possède un sens fort de l'amitié. Il en est ainsi de la grande amitié qui le lie à la famille Delaville-Jehannin, en particulier au fils Charles et à sa mère Marion, famille qui faisait partie entre autres de la société de Mme de Riccoboni. Bernardin avait fait la connaissance de Charles Jehannin de Boisbriand à Paris, alors que celui-ci préparait son examen d'officier du génie. Les deux hommes, sujets à la mélancolie, s'apprécient et partagent des rêves d'avenir.<sup>21</sup> Bernardin entretient aussi bien une correspondance avec Charles qu'avec la mère de celui-ci, ainsi que l'indiquent certains manuscrits.<sup>22</sup> Il est très apprécié par la mère et le fils qui lui trouvent d'excellentes qualités, comme en témoigne une lettre de Mme Delaville-Jehannin datant du 3 janvier 1772 : « *J'imagine que vous n'aurez jamais l'inconstance de Voltaire. Je vous crois bien supérieur à lui pour la façon de penser.* »<sup>23</sup> L'intensité de leur relation amicale est telle que Bernardin, pensant avoir trouvé une seconde famille, demande à Mme Delaville-Jehannin de devenir le frère de Charles et qu'elle l'adopte. La proposition est surprenante, et Mme Delaville-Jehannin, tentant de calmer l'enthousiasme de Bernardin, l'engage à réfléchir de façon plus pondérée à une telle démarche : « *Vous me dites que vous sentez pour moi l'attachement d'un fils. Je consens bien volontiers à avoir pour vous celui d'une mère, mais ce sera, Monsieur, un engagement qui me donnera de grands droits, auxquels vous n'avez peut-être pas réfléchi, et dont je ne pourrais me prévaloir. Quoi qu'il en soit, je veux vous donner du temps pour y penser. Ces sortes d'affaires ne se traitent pas si légèrement.* »<sup>24</sup>

---

<sup>19</sup> M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 141.

<sup>20</sup> Ibidem, p. 142.

<sup>21</sup> Ibidem. Il s'agit du Ms CLVI, f°16.

<sup>22</sup> Voir la correspondance de Bernardin mise en ligne par l'équipe du Pr. Cook de l'Université d'Exeter, sur le site *Electronic Enlightenment, The Correspondence of Bernardin de Saint-Pierre*, t. 1. Disponible sur <[http://www.e-enlightenment.org/eeBornDigital/eeBSP\\_e.php](http://www.e-enlightenment.org/eeBornDigital/eeBSP_e.php)>.

<sup>23</sup> M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 131 (Ms CLVI, f°14).

<sup>24</sup> Ibidem, p. 129 (Ms CLVI, f°11).

Cette anecdote permet d'avoir un éclairage sur la conception particulière de l'amitié et des rapports sociaux chez Bernardin, qui conçoit les relations amicales sur le même plan que les liens familiaux, envisageant ainsi les amis comme un prolongement de la famille. Elle fait également apparaître son projet de création d'une « noblesse d'adoption », <sup>25</sup> plusieurs fois formulée par l'auteur qui s'appuie sur le droit romain : « Cet ordre du peuple serait la noblesse personnelle pour ceux qui ne seraient pas nés nobles, car il y aurait plus à l'avenir d'anoblissement héréditaire, l'expérience de tous les temps et de tous les pays ayant appris que la vertu et le vice ne se transmettent point avec le sang. [...] Tels sont mes vœux pour que le peuple s'élève vers la noblesse sans orgueil, et que la noblesse descende vers le peuple sans bassesse. » <sup>26</sup>

Bernardin voit dans cette adoption le moyen de s'élever dans la société par l'intermédiaire d'une famille noble qu'il apprécie. Cette idée suppose également une société fondée davantage sur la méritocratie et visant à long terme à rapprocher la noblesse du peuple. Dans *Paul et Virginie*, Bernardin réunit la noble et la roturière, puisque la mère de Virginie, Mme de La Tour, d'origine aristocratique, et la mère de Paul, simple roturière, développent à l'île de France une amitié basée sur la sororité qui ne se fonde pas sur un système de classes. Sur l'île, l'ordre social est bouleversé et tend à s'estomper en vue de resserrer les liens entre chaque couche de la société. Aussi, dans *Paul et Virginie*, esclaves et maîtres partagent les mêmes tâches : « Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers en bambou. » <sup>27</sup> A travers le principe de la noblesse d'adoption, Bernardin opte donc en partie pour une universalité de l'amitié qui dépasserait l'ordre social institué.

## 2. Définition bernardinienne de l'amitié

On trouve dans les *Harmonies de la Nature* un chapitre consacré à ce thème, intitulé « De l'Amitié », <sup>28</sup> dans lequel l'auteur livre une définition : « L'amitié est une harmonie entre deux êtres qui ont les mêmes besoins. [...] [Elle] naît d'abord des besoins physiques, et elle peut subsister assez longtemps par les sim-

---

<sup>25</sup> La noblesse d'adoption est « l'état de celui qui entre dans une famille noble, ou qui est institué héritier, à la charge d'en porter les noms et les armes : cette espèce de noblesse n'en a que le nom, et n'en produit point les effets [...] ». D'après *l'Encyclopédie méthodique*, t. 6 : « Jurisprudence » [document en ligne], Liège : Plomteux (impr.), Paris : Panckoucke (libr.), 1786, p. 125, disponible sur : < [http://books.google.com/books?id=Zwi-qjzdGnUC&pg=PA125&lpg=PA125&dq=noblesse+d'adoption&source=bl&ots=qQ1N5I1OIG&sig=PDA1vTYOIUbpDMkI3sbfFpYDd-8&hl=fr&sa=X&oi=book\\_result&resnum=9&ct=result](http://books.google.com/books?id=Zwi-qjzdGnUC&pg=PA125&lpg=PA125&dq=noblesse+d'adoption&source=bl&ots=qQ1N5I1OIG&sig=PDA1vTYOIUbpDMkI3sbfFpYDd-8&hl=fr&sa=X&oi=book_result&resnum=9&ct=result) > (consultée le 6 novembre 2008).

<sup>26</sup> Bernardin de SAINT-PIERRE, *Vœux d'un Solitaire* [1789], in : Œuvres de J.-H.-B. de Saint-Pierre, éd. L. Aimé-Martin, Paris 1840, p. 684 b.

<sup>27</sup> B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 7), p. 159.

<sup>28</sup> Bernardin de SAINT-PIERRE, *Harmonies de la Nature*, in : Œuvres posthumes, o. c. (note 15), p. 309-319.

*ples relations de plaisirs, de goûts, d'exercices, d'intérêts. Elle s'étend ensuite aux besoins intellectuels, et s'augmente par les lumières et les études des mêmes arts et des mêmes sciences ; enfin elle devient vertu, parce qu'elle demande des sacrifices, de la reconnaissance et de l'indulgence, et qu'elle n'est constante et sublime que quand elle s'appuie sur les sentiments de la Divinité et de l'humanité, qui ne varient jamais. »<sup>29</sup>*

Ce qui est révélateur dans ce chapitre, c'est le lien symbolique que Bernardin crée entre amitié et famille. Il est en effet beaucoup question d'« *amitié fraternelle* ». Après avoir donné des explications concernant l'amitié, l'auteur prend à titre d'exemple l'histoire de Nisus et Euryale, issue du neuvième livre de *L'Énéide* de Virgile. Nisus et Euryale sont deux jeunes guerriers troyens ayant suivi Enée en Italie. Décidés à franchir les lignes ennemies pour récupérer leur chef, ils élaborent un plan pour investir le camp des Rutules endormis et les massacrer. Mais, surpris par un détachement latin, Nisus s'échappe tandis qu'Euryale est capturé. S'apercevant de l'absence de son ami, Nisus revient sur ses pas et demande à mourir à sa place. Mais Euryale se fait égorger et Nisus a à peine le temps de le venger qu'il meurt à son tour. Voici ce qu'en dit Bernardin : « [...] *l'amitié de Nisus et Euryale ne respire que l'innocence, l'obéissance aux lois, la tendresse filiale et maternelle. Enfin ces deux amis couronnent la plus belle vie par la plus belle mort, en périssant l'un pour l'autre dans l'exécution d'un acte vertueux. [...] On y voit l'amitié la plus sublime en harmonie avec l'amour maternel et avec celui de la patrie. Virgile a renfermé dans une seule action les premiers devoirs de la vie sociale, que les moralistes n'ont mis qu'en maximes isolées.* »<sup>30</sup>

Bernardin confère donc un sens politique à l'amitié, en faisant un des premiers devoirs de la société, aussi fédérateur que la cellule familiale. Implicitement, il fait des deux héros grecs des frères de *sang* (le mot « *sang* » pouvant être ici envisagé aussi bien au sens propre qu'au sens figuré) qui auraient une même mère, celle biologique du jeune Euryale et celle plus symbolique de la Patrie. Aux yeux de Bernardin, l'amitié fraternelle est primordiale : « *De toutes les amitiés, il n'y en a aucune de comparable à l'amitié fraternelle. La nature a réuni autour d'elle les liens les plus forts, quand la société ne les a pas rompus dès l'enfance : ce sont ceux de la nourriture, de l'instruction, de l'exemple, de l'habitude, de la fortune.* »<sup>31</sup> Il s'agit probablement là d'un thème maçonnique qui est à rapporter à la possible appartenance de Bernardin à la franc-maçonnerie, sur laquelle il n'y a aucune certitude. Seule sa correspondance avec certains de ses membres indique des relations avec ce groupe.<sup>32</sup>

<sup>29</sup> Ibidem, p. 309 a-b.

<sup>30</sup> Ibidem, p. 310 a et 313 a.

<sup>31</sup> Ibidem, p. 313 a.

<sup>32</sup> Sa correspondance indique un échange avec le Franc-maçon Louis Caille, un écrivain politique. [Sources : Denise TAHHAN-BITTAR, *La correspondance de Bernardin de Saint-Pierre : inventaire critique*. Thèse de lettres sous la direction de René Pomeau, Paris 1970, lettre n° 1556, p. 230].



Il y a probablement dans cette conception de l'amitié fraternelle une nostalgie de l'univers de l'enfance au sein de la cellule protectrice de la famille que n'offre plus le monde adulte. Il est vrai que de son enfance, Bernardin a gardé peu de contacts. Il reste en relation avec sa servante Marie Talbot jusqu'à la mort de celle-ci en 1777 et lui enverra même quelquefois de l'argent, malgré ses propres difficultés. Il utilise tous ses appuis lorsque son frère Joseph, plus connu sous le nom de Dutailly, est accusé de haute trahison. Il lui évite la peine de mort et réussit à le faire transférer à la Bastille en 1779, avant d'obtenir son enfermement à l'hospice des Bons Fils de Saint-Venant, institution religieuse où l'on interne les esprits dérangés. Seuls ses liens avec sa sœur Catherine, restée célibataire, s'apparenteraient à son idéal d'amitié fraternelle. Ils maintiennent en effet une longue correspondance, dont il ne reste que les lettres de sa sœur, celles de Bernardin ayant été perdues. Les lettres de Catherine témoignent de son attachement à son frère, à qui elle voue une admiration et dont elle tient au courant de tous les faits se rapportant aux différents problèmes domestiques.<sup>33</sup> Il n'est pas impossible que cette relation fraternelle soit transposée de façon idéalisée sous les traits de Paul et de Virginie, du moins que Bernardin s'en soit inspiré pour créer ses personnages. Dans le roman, les deux enfants, représentés sous la forme de l'œuf de Leda, sont associés au couple gémele des Dioscures, Castor et Pollux, soulignant leur fusion totale, image d'une harmonie parfaite, à la base de la théorie des compensations chère à Bernardin.<sup>34</sup> Le texte apparaît dès lors comme le moyen de sublimer une réalité qui l'est moins et de recréer au moins artificiellement le monde révolu de l'âge tendre. A travers ces reconstructions mythiques de l'enfance, Bernardin se révèle un homme qui revendique de hautes valeurs morales où l'amitié et la famille sont essentielles.

### 3. Bernardin de Saint-Pierre, représentant des opprimés.

L'exemple de Nisus et Euryale cité précédemment indique que l'auteur voit dans l'amitié des aspects politiques nécessaires au fonctionnement de la société. Bernardin prône l'amour de la patrie, le dévouement, le courage et l'entraide et s'engage lui-même à défendre la cause des opprimés, faisant preuve de philanthropie. Son engagement pour l'abolition de l'esclavage en est une illustration. Il correspond avec des personnalités de la Société des Amis des Noirs, telles que Brissot, Clavière ou l'abbé Grégoire.<sup>35</sup> Créée par Brissot en 1788, cette association

---

<sup>33</sup> Concernant la correspondance de Catherine de Saint-Pierre avec son frère Bernardin, voir L. SPAAS, o. c. (note 2).

<sup>34</sup> Pour plus de détails sur le mythe des Dioscures dans *Paul et Virginie*, voir l'article de J.-M. RACAULT, *De la mythologie ornementale au mythe structurant : Paul et Virginie et le mythe des Dioscures*, in : *Etudes sur Paul et Virginie*, Paris – Saint-Denis de La Réunion 1986, p. 39-63.

<sup>35</sup> Voir D. TAHHAN-BITTAR, o. c. (note 32), Brissot : lettre n°1166 A, Clavière : lettres n°1215-1216, Grégoire : lettres n°1213, 1382, 1384, 1386 A. De plus, les fonds privés de Brissot, conservés aux

abolitionniste sort l'amitié de la sphère privée pour la faire entrer dans le domaine public : elle devient un enjeu politique qui vise, entre autres, à une réorganisation de la société coloniale jusque-là basée sur le système esclavagiste. Bien qu'il apporte son soutien à la Société des Amis des Noirs, Bernardin n'en a pas été membre, arguant qu'il est « *membre du corps du genre humain, qui comprend dans ses intérêts ceux des nègres et beaucoup d'autres* ». <sup>36</sup> En s'attaquant aux problèmes de l'esclavage, l'auteur entend donc contribuer à l'amélioration et au bien-être de la société dans son ensemble.

La douzième lettre de son *Voyage à l'Isle de France*, intitulée « *Des Noirs* », et son Post-scriptum, sont un vibrant plaidoyer en faveur de la suppression de la servitude, dont il est témoin à l'île de France. Pour attendrir le lecteur sur le sort des esclaves, il commence par dresser un portrait plutôt positif de la population de couleur : « *Ils sont adroits, intelligents, sensibles à l'honneur et à la reconnaissance : la plus grande insulte qu'on puisse faire à un Noir, est d'injurier sa famille : ils sont peu sensibles aux injures personnelles.* » <sup>37</sup> Cette image idyllique des Noirs va permettre d'instaurer un contraste avec la façon dont ils sont traités une fois arrivés dans la colonie, où ils sont victimes de l'arbitraire de leur maître. Le thème de l'hospitalité, qui apparaît en filigrane, va permettre d'instituer un décalage d'ordre moral entre des hommes de couleur incarnant une humanité idéale et des Blancs corrompus par le système esclavagiste. Bernardin donne l'image de Noirs accueillants, toujours enclins à ouvrir leur porte à un étranger : « *Ils sont très hospitaliers. Un Noir qui voyage entre, sans être connu, dans la première cabane ; ceux qu'il y trouve partagent leurs vivres avec lui : on ne lui demande ni d'où il vient, ni où il va ; c'est leur usage.* » <sup>38</sup> Il voit une sorte d'universalisme de l'hospitalité, soulignant la bonté et la fraternité des Noirs envers l'étranger, qui serait en opposition avec la manière dont ils sont traités sur l'île : « *Ils arrivent avec ces arts et ces mœurs à l'Isle de France. On les débarque tous nus avec un chiffon autour des reins. On met les hommes d'un côté, et les femmes à part avec leurs petits enfants qui se pressent de frayeur contre leurs mères. L'habitant les visite partout, et achète ceux qui les conviennent. Les frères, les sœurs, les amis, les amants sont séparés ; ils se font leurs adieux en pleurant, et partent pour l'habitation.* » <sup>39</sup>

Pour mieux créer un jeu symétrique d'opposition, cette description suit immédiatement le paragraphe consacré à l'hospitalité des Noirs, soulevant ainsi

---

Archives nationales à Paris, témoignent d'une correspondance entre lui et Bernardin qui s'étend de 1787 à 1792 (références : 446 AP 9, f°23).

<sup>36</sup> Lettre de Bernardin de Saint-Pierre à Brissot, dans BRISSOT, J.-P. *Brissot mémoires (1754-1793) ; [suivi de] correspondances et papiers* [en ligne], publ. avec une étude critique et notes par Cl. Perroud. Paris 1912, p. 173, lettre n° LXXIV. Disponible sur : <<http://gallica2.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1060966.langFR>>

<sup>37</sup> B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 10), p. 175.

<sup>38</sup> Ibidem.

<sup>39</sup> Ibidem.

plusieurs points. Les maîtres sont montrés sous un jour défavorable et en contradiction avec les valeurs véhiculées par les esclaves, assimilés ici à la figure du bon sauvage. Bernardin tente implicitement de mettre en parallèle deux situations qui relèvent pourtant de deux démarches différentes : l'hospitalité coutumière des esclaves et le traitement auquel ils sont soumis par les Blancs et qui relève, lui, de la transaction commerciale. Cette comparaison, malgré la nature opposée des éléments comparés, apparaît comme un moyen de mettre en relief la cruauté de l'esclavage de façon marquante. Ainsi, les négriers violent l'innocence des esclaves en enfreignant toutes les lois de l'hospitalité supposées propres aux peuples dits civilisés. Tandis que les Noirs font preuve d'ouverture envers les autres, les Blancs pratiquent la fouille et la séparation des familles et des amis. Par ce procédé, il dénonce la condition des esclaves qui perdent toute dignité humaine. Grâce à ce renversement des normes, il oppose l'hospitalité des Noirs à l'hostilité des maîtres. La vision idéale qu'il donne des esclaves vise à apparenter leur mode de vie, apparemment communautaire, à un âge d'or retrouvé, où les principales valeurs chrétiennes seraient restées intactes, mais que la servitude vient corrompre. A travers le thème de l'hospitalité, il s'agit donc pour l'auteur de souligner la dégradation morale des Blancs. Dans un souci d'amélioration de la condition d'autrui, en ayant recours au procédé d'inversion des valeurs, l'auteur tente d'éveiller la conscience de ses lecteurs à travers un schéma manichéen qui oppose les "bons" et les "méchants".

### **III. Espaces d'amitié, de convivialité et d'hospitalité : de la rêverie utopique au projet politique**

#### **1. Une utopie bourbonnaise : des manuscrits à *Paul et Virginie***

Le combat idéologique que Bernardin mène contre l'esclavage participe en fait de la société idéale qu'il imagine, où règnent l'amour et le partage, l'esclavage constituant pour lui un obstacle au bonheur. Le parti pris de l'auteur qui consiste à défendre les plus faibles apparaît à plusieurs reprises dans son œuvre, en particulier dans ses écrits politiques. Dans la *Suite des Vœux d'un Solitaire*, parue en 1792, Bernardin, après avoir revendiqué le droit à la citoyenneté des mulâtres et des Noirs libres, fait l'apologie du métissage, symbole de l'amitié entre les peuples. Pour ce faire, il prend comme exemple l'île Bourbon, dans laquelle il s'est rendu pour une période de six semaines entre novembre et décembre 1770 : « Rien ne m'a paru plus intéressant que cette diversité. J'y ai reconnu le pouvoir de l'amour qui rapproche ce que les mers et les zones du monde avaient séparé. Ces familles à la fois blanches, mulâtres et noires, unies par les liens du sang, me représentai-

*ent l'union de l'Europe et de l'Afrique, bien mieux que ces terres fortunées, où le sapin et le palmier confondent leurs ombrages.* »<sup>40</sup>

Bernardin donne ici l'image d'une "île-monde", sorte d'asile microcosmique qui réunit tous les peuples. A son arrivée à Bourbon, Bernardin apprend par un officier qu'il n'y a pas d'auberge et que les étrangers ont coutume de loger chez l'habitant. Il est d'abord accueilli par cet homme pour sa première nuit avant de séjourner chez Honoré de Crémont,<sup>41</sup> alors commissaire ordonnateur de l'île. Il est particulièrement bien reçu et on lui propose même de rester jusqu'à son départ. Souhaitant se rendre dans la ville de Saint-Paul située à l'ouest de l'île, Bernardin rapporte que M. et M<sup>lle</sup> de Crémont, la sœur de ce dernier, s'occupèrent de son matériel, en lui procurant, ainsi qu'à un officier qui l'accompagnait, des lits, du linge, des chevaux et des guides, les chemins étant très difficiles compte tenu du relief. Ce sens de l'hospitalité serait pour l'auteur propre aux premiers habitants de l'île, communément appelés par les voyageurs les « *anciens habitants de Bourbon* », et que l'auteur assimile au temps mythique des premiers patriarches<sup>42</sup> : « *Dès qu'un étranger paraissait, les habitants venaient sans le connaître lui offrir leur maison* ». <sup>43</sup> Bernardin fait un portrait élogieux de la population locale, dont l'hospitalité irait de pair avec un mode de vie pastoral, apparemment propice à la convivialité.

Cette vision de la société bourbonnaise relève en fait du fantasme et se rapporterait à une époque antérieure à 1770, l'année où Bernardin y séjourne, se référant à une situation qui n'existe plus, mais qu'il souhaiterait voir revivre. Ce thème sera d'ailleurs repris plus tard dans *Paul et Virginie* à propos de l'enclos dans lequel vit la « *petite société* » : « *Dans ce temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y était un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir* ». <sup>44</sup> Le mythe des anciens habitants de Bourbon recrée une forme d'âge d'or tropical qui rappelle les « *premiers temps du monde* ». <sup>45</sup> Il voit dans Bourbon le lieu idéal pour une implantation humaine et s'enthousiasme à l'idée de fonder une colonie, rappelant que « *ce fut pour offrir aux hommes des asiles contre les maux des continents que la nature forma des îles* ». <sup>46</sup> La configuration même de l'île contribue à son aspect protecteur, dont les nombreux avantages en font un lieu paradisiaque. L'image d'une nature provi-

<sup>40</sup> Bernardin de SAINT-PIERRE, *Suite des Vœux d'un Solitaire* [1792], in : *Œuvres complètes de J.-H.-B. de Saint-Pierre*, t. 11, éd. Aimé-Martin, Paris 1831, p. 201.

<sup>41</sup> Honoré de Crémont (1731-1800) a été nommé ordonnateur de l'île Bourbon en 1767. Jusqu'en 1778, il assura le développement de l'île, notamment en faisant de Bourbon le point de ravitaillements majeur de tout l'océan Indien. [Sources : Michel VERGUIN et Mario SERVIABLE (sous la dir.), *Dictionnaire biographique de la Réunion*, t. 1, La Réunion 1993, p. 47-48].

<sup>42</sup> B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 10), note 7 de la lettre XIX, p. 427.

<sup>43</sup> Ibidem, lettre XIX, p. 264

<sup>44</sup> B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 7), p. 122.

<sup>45</sup> B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 10), note 7 de la lettre XIX, p. 429.

<sup>46</sup> Ibidem, p. 425.

dentielle fait de l'île une terre nourricière et accueillante où l'homme n'a plus qu'à se servir ; ainsi s'adresse-t-il aux « heureux habitants de Bourbon » : « [La nature] vous a mis sous un ciel pur et doux, sur une terre qui peut porter les fruits de l'Europe et ceux de l'Asie, où il n'est point besoin de labour, où un champ de bananiers vous suffit, où il n'y a ni glaces ni hiver. Foulez donc aux pieds les vains préjugés de l'Europe et livrez-vous à la nature qui a tant fait pour vous. »<sup>47</sup> Bernardin se laisse porter par la rêverie utopique en songeant créer une société archaïque où l'argent n'existerait plus, un monde meilleur qui équivaut à un retour impossible vers un passé mythique.

Paradoxalement, l'image de l'asile ouvert aux hommes s'accompagne du sentiment de solitude, comme l'indique le titre de deux manuscrits consacrés à l'île : « *De l'île Bourbon. Eloge de la solitude* » et « *Solitude de Bourbon* ». Par solitude, il faut entendre l'éloignement par rapport à l'Europe, la capacité à vivre selon les lois de la nature en petits groupes autarciques, car la solitude chez Bernardin n'exclue pas la sociabilité, conformément au sens classique du terme.<sup>48</sup> L'éloignement constitue plutôt la condition *sine qua non* pour renouer avec la nature et retrouver une certaine innocence, loin de toute corruption, à l'image de la mère de Paul et de celle de Virginie dont il est dit dans le roman : « *En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines.* »<sup>49</sup> Le besoin de se soustraire aux mondanités n'est donc pas un signe de misanthropie, mais bien un moyen de se réconcilier avec une humanité sans artifices.

De plus, Bernardin ne se pense jamais en solitaire dans l'absolu : la compagnie d'une femme et des enfants est nécessaire à son bonheur complet. Aussi, si dans les *Harmonies* Bernardin fait de l'amitié fraternelle un sentiment fondateur de la société, dans son « *Eloge de la solitude* », il prône l'amour conjugal qu'il conçoit comme « *la vraie amitié de la nature* »<sup>50</sup> : « *Là dans la solitude votre âme se reposera sur la sienne [celle de l'épouse] en tout temps ; là sa vertu ne peut être tentée ni corrompue. Elle offre au ciel ses doux travaux et prend avec vous des joies pures dans l'innocence et les doux travaux. Bientôt, elle vous donne une suite nombreuse d'enfants qui vous représentent l'image de l'homme par leur fraîcheur, dont la vie ne vous coûte aucun entretien, qui courent tous nus comme au premier jour du monde.* »<sup>51</sup> Il esquisse ici l'idée d'harmonie des contraires incarnée ici par la com-

---

<sup>47</sup> Ibidem, p. 426.

<sup>48</sup> D'après le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1762, la solitude est l' « état d'un homme qui est seul, qui est retiré du commerce du monde. [...] Il signifie aussi, lieu éloigné du commerce, de la vue, de la fréquentation des hommes. » [Sources : *Dictionnaire de l'Académie française* [1762], 4<sup>e</sup> éd. Paris, p. 737. Disponible sur : < <http://portail.atilf.fr/cgi-bin/dico1look.pl?strippedhw=solitude&headword=&docyear=ALL&dicoid=ALL&articletype=1>>]

<sup>49</sup> B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 7), p. 149.

<sup>50</sup> B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 10), note 7 de la lettre XIX, p. 426.

<sup>51</sup> Ibidem.

plémentarité des principes du masculin et du féminin. Celle-ci fait partie intégrante de sa théorie des compensations, rétablissant un juste équilibre du monde.

Seul, mais entouré de sa femme et de ses enfants, Bernardin rêve d'une vie éloignée de la foule, instaurant une distance entre lui et les autres : l'île comme terre d'accueil, si elle se veut un asile pour tous, doit respecter une certaine intimité nécessaire au bien-être de chacun, sous peine de périliter. C'est le cas de l'utopie présentée dans *Paul et Virginie* : c'est au contact des étrangers, du monde corrompu de la société coloniale et de la métropole, que le monde idéal de Paul et de Virginie s'effondre petit à petit jusqu'à la mort de l'héroïne qui entraîne celle de l'ensemble de la communauté, l'ouverture vers le monde extérieur provoquant l'échec de la « *petite société* ». L'équilibre entre intérieur et extérieur ayant été impossible à trouver, la mort, inéluctable, apparaît comme la seule issue possible.

## 2. Législation autour de l'hospitalité et de l'amitié

Dans les *Vœux d'un Solitaire*, publiés en 1789, Bernardin de Saint-Pierre expose ses vues politiques dont le but est de contribuer à l'amélioration de la société. Presque vingt ans après son séjour à Bourbon, il continue de croire à la nécessité pour une nation d'accueillir des peuples étrangers issus de diverses civilisations : « *Oh ! qu'il serait digne d'une nation éclairée, riche et généreuse, d'y naturaliser des hommes étrangers, et de voir dans son sein des familles asiatiques, africaines et américaines, se multiplier au milieu des plantes mêmes dont nous leur sommes redevables !* »<sup>52</sup> Ce qu'il admirait à l'île Bourbon, il souhaite le transposer à l'échelle de la France et esquisse le plan d'un phalanstère avant la lettre qu'il situerait aux environs de Paris. Il s'agit en fait de fonder une sorte d'asile où l'on accueillerait une famille de chaque pays et dans lequel on garantirait le bonheur : « *On diviserait ce terrain en petites portions suffisantes à l'amusement d'une famille, et on les donnerait en toute propriété à des infortunés de toutes les nations, pour les servir de retraite. On y bâtirait aussi des logements convenables à leurs besoins, et on leur fournirait, de plus, des vivres et des habits suivant leurs coutumes.* »<sup>53</sup>

Préoccupé par la misère morale et matérielle d'autrui, Bernardin propose donc d'établir une sorte d'hospice international à ciel ouvert, un microcosme mondial à l'intérieur d'un macrocosme national qui encourage l'immigration. Pour ce faire, l'auteur a pensé à chaque détail : « *Cet établissement coûterait peu à l'Etat : chaque province de France pourrait y fonder un asile pour une famille de la nation qui a le plus de rapport avec son commerce.* »<sup>54</sup> Il y voit un grand intérêt économique : le commerce, un des grands principes qui fondent les relations humaines et

---

<sup>52</sup> B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 26), p. 152-153.

<sup>53</sup> Ibidem, p. 159.

<sup>54</sup> Ibidem, p. 161.

les échanges,<sup>55</sup> joue ici un rôle médiateur entre cet asile et le reste de la France. On passe donc d'une hospitalité archaïque, sans argent, avec la rêverie bourbonnaise, à une vision ici beaucoup plus pragmatique censée assurer la réalisation du phalanstère. Le point de vue économique devient en fait le garant de l'hospitalité : si le gouvernement n'est pas séduit à l'idée de devenir un modèle humanitaire, au moins ne peut-il pas faire l'impasse sur l'argument économique dont il tirerait de grands bénéfices, c'est du moins l'opinion de l'auteur.

L'autre particularité de cet asile réside dans sa dimension universelle qui ne se limite pas à l'accueil des humains, mais s'étend à tous les êtres vivants : « *Quel spectacle plus grand, plus aimable et plus touchant, que de voir sur des montagnes et dans les vallées françaises, des arbres de toutes les parties de la terre, des animaux de tous les climats, et des familles malheureuses de toutes les nations, se livrant en liberté à leur goût naturel, et rappelés au bonheur par notre hospitalité.* »<sup>56</sup> Bernardin est ici l'instigateur d'un écosystème complet qui unit les hommes à la faune et à la flore. Ce projet se définit donc bel et bien comme un microcosme mondial dans lequel on retrouve tout ce qui existe à travers le monde mais à une échelle plus petite. Conscient de cette innovation pittoresque aux enjeux écologiques importants, il s'enthousiasme, ayant trouvé un moyen qui permettrait de ne plus avoir à voyager pour voir le monde : « *Il ne serait plus besoin à un Français de voyager hors de son pays, pour connaître la nature et les hommes : on verrait dans ce lieu tout ce qu'il y a de plus intéressant par toute la terre, les plantes et les animaux les plus utiles, et, ce qu'il y a de plus touchant pour le cœur humain, des infortunés qui ont cessé de l'être.* »<sup>57</sup>

L'hospitalité est certes l'occasion pour les Français de s'ouvrir aux autres en acceptant sur son territoire des étrangers, mais elle est aussi un moyen d'entretenir des liens avec le reste du monde tout en restant dans son pays d'origine. Toutefois, cette sorte de concentration humaine représentative de chaque civilisation maintient une distance avec le reste du paysage français, dont les étrangers sont clairement séparés, puisque Bernardin choisit un lieu "à part" qui se distingue du reste de la population française et qui ressemble à une sorte de zoos humains préfigurant les expositions coloniales. Il n'en reste pas moins que l'hospitalité joue un rôle de première importance puisqu'elle est à la fois garante du bonheur, de l'harmonie entre tous les êtres vivants et de la paix entre les peuples.

Aussi étrange que cela puisse paraître, ce projet pré-phalanstérien annonce en fait celui de la ménagerie pour le Jardin des Plantes, que Bernardin dirige dès 1792, succédant à Buffon. Il compose à cet effet un « *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin des plantes de Paris.* » Il y expose l'intérêt scientifique pour la France d'une telle entreprise qui permettrait d'avoir une meilleure

---

<sup>55</sup> Voir Céline AURIOL, *Au sanglier bleu*, in : *Le Livre de l'hospitalité*, o. c. (note 13), p. 1769.

<sup>56</sup> B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 26), p. 159-160.

<sup>57</sup> Ibidem, p. 162.

connaissance de la nature qui nous entoure. Ainsi, il conçoit l'hospitalité dans son aspect le plus universel, réunissant aussi bien les humains que la faune et la flore. Il déplore l'état matériel dans lequel il trouve le Jardin à son arrivée et regrette le fait que les animaux sont empaillés alors qu'il préférerait les voir évoluer dans leur biotope. Il insiste aussi sur le caractère politique et diplomatique du projet de ménagerie, qui unirait la France à l'Asie et à l'Afrique par l'intermédiaire de don d'animaux : « *Si nous portons la parcimonie sur de si petits objets, que dirons-nous aux puissances d'Afrique et d'Asie qui, de temps immémorial, ont coutume de nous faire des présents d'animaux ? Les tuerons-nous pour en faire des squelettes ? ce serait leur faire injure. Les refuserons-nous, en leur disant que nous n'avons plus de quoi les loger ni les nourrir ? Nos relations politiques nécessitent donc l'existence d'une ménagerie.* »<sup>58</sup> Pour Bernardin, l'amitié entre les différentes civilisations dépend de l'hospitalité accordée à leurs animaux, faisant ainsi de la nature un atout politique de premier plan. A l'instar du projet d'asile aux environs de Paris, le projet de la ménagerie fait office de laboratoire mondial aux enjeux écologique et politique, où il suffirait de se rendre pour s'apercevoir de la diversité de la nature.

Il se montre audacieux lorsqu'il affirme la nécessité de ne pas laisser les animaux seuls, enfermés dans une cage, préférant les voir côtoyer des hommes. Persuadé du caractère néfaste de la solitude totale et de la captivité aussi bien pour les hommes que pour les animaux, il prend l'exemple du lion pour appuyer son argumentation : « *La société et les bienfaits influent sur les lions mêmes, au point de les rendre familiers. On voit à Alger et Tunis des lions aller et venir dans la maison des grands, sans faire de mal ; ils jouent avec leurs serviteurs, dont ils sont caressés. [...] Le lion de la ménagerie est une preuve de ce que peut l'influence de la société sur le caractère le plus sauvage ; il est beaucoup plus gai qu'un lion solitaire.* »<sup>59</sup> L'hospitalité de Bernardin s'applique donc à tous les êtres vivants et participe d'une logique socio-politique et d'un souci écologique qu'il tente d'appliquer dans ses programmes coloniaux et ses fictions. Elle met en relief l'image d'un homme attentif aux préoccupations de son prochain, en accord avec la pensée des Lumières, en même temps qu'elle désigne un écologiste avant la lettre.

## Conclusion

L'intérêt de Bernardin de Saint-Pierre pour l'intimité chaleureuse des espaces privés est nourri de sa propre expérience personnelle. Les difficultés qu'il rencontre dans la société conduisent à un certain repli, moins sur lui-même que par rapport au domaine de la vie publique. Même les voyages constituent un échec de

---

<sup>58</sup> BSP, *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin des plantes de Paris*, in : Œuvres de J.-H.-B. de Saint-Pierre, éd. L. Aimé-Martin, Paris 1860, p. 757b-758a.

<sup>59</sup> Ibidem, p. 758 b.



socialisation, Bernardin préférant le pays natal à l'exotisme des contrées lointaines. Il fréquente toutefois les salons, mais la tentative est vaine : ses positions politiques et son caractère parfois difficile l'amènent à se brouiller avec le cercle des philosophes. Seule son amitié avec Rousseau, avec qui il partage de nombreuses affinités, dure. Il voit l'amitié comme une extension naturelle de la famille, dont elle serait un équivalent. A ses yeux, l'amitié est bien plus qu'une relation amicale entre deux personnes : elle revêt un sens moral et politique fort, à la base de la société. En réalité, son besoin de solitude n'est pas un signe de misanthropie, mais bien un moyen de mieux penser l'humanité, comme en témoignent ses projets politiques ou ses rêveries utopiques. C'est par un souci de contribuer au bonheur de la société qu'il imagine des lieux idylliques où il n'y a plus de barrières sociales et biologiques. L'utopie bourbonnaise est à ce titre révélatrice : il voit dans Bourbon un microcosme mondial, propice à l'implantation humaine. Il associe le mode de vie de ses habitants à un âge d'or perdu, qui trouve sa source dans le mythe des anciens habitants de Bourbon et dont la « *petite société* » dans *Paul et Virginie* fournit le meilleur exemple. Au même titre qu'il existe une continuité certaine entre la biographie de Bernardin et son œuvre, un glissement s'opère également entre ses rêveries utopiques et ses projets politiques, comme l'indiquent ses projets de phalanstère et de ménagerie.

L'hospitalité, telle que vue par Bernardin, ne se limite donc pas aux humains : elle s'étend à tous les êtres vivants et vise à ce qu'il appelle une harmonie de la nature entre chaque élément qui la constitue. Il y a le souci constant de voir évoluer les espèces dans leur biotope, tout comme dans son projet d'asile où il s'agissait de recréer l'environnement naturel de chaque civilisation immigrante. Cette hospitalité universelle aboutit à une volonté de gommer les frontières entre les hommes, les animaux et la végétation. Elle révèle surtout l'envie de créer un tout harmonieux où chaque être vivant trouverait sa place dans la société.

